

TROISIEME PARTIE



LES TRAVAILLEURS DE LA MER

I) RESUME DU ROMAN.

Ce roman se compose de trois parties intitulées; Sieur Clubin, Gilliatt le malin, Déruchette.

Première partie: Sieur Clubin. Nous sommes dans l'île de Guernesey. Gilliatt, un jeune homme, vit seul dans une petite maison qui était hantée avant que sa mère ne l'achète. Quand celle-ci mourut, elle lui a laissé cette maison et une malle portant ces mots: "Pour ta femme quand tu te marieras". Il n'est pas populaire dans le pays car il ne fréquente personne. Mais c'est un excellent marin; il a gagné dans une régata un bateau avec lequel il va régulièrement à la pêche; c'est un bateau à voiles, assez grand mais sans pont, qu'il réussit à manœuvrer seul.

Le jour de Noël 182., en se promenant, il voit son nom écrit dans la neige du chemin. C'est Déruchette, une jeune fille de 16 ans, qui vient de l'écrire; elle est la nièce de Mess Lethierry.

Celui-ci est un notable de la ville. Il est le seul de toute l'île à avoir un bateau à vapeur qui chaque semaine va de Guernesey à Saint-Malo avec des passagers et des marchandises. Ce bateau à roues, appelé Durande, a pour capitaine le Sieur Clubin en qui

Lethierry a entièrement confiance. Tous les mardis soirs, la Durande arrive à Saint-Malo et en repart le vendredi matin.

Un jour, dans cette ville, Clubin achète un revolver, ce qui était alors un arme nouvelle. Le lendemain, sur un rocher escarpé en face de Saint-Malo, un douanier observe à la longue-vue une barque qui s'approche; c'est sans doute une barque de contrebandiers. Mais pendant qu'il observe, un homme habillé en quaker arrive derrière lui et le pousse violemment. Le douanier tombe du haut de la falaise et se tue sur les rochers. Le faux quaker est Rantaine. C'est l'ancien associé de Lethierry qu'il a quitté en lui emportant la moitié de sa fortune. Il attend une barque qui va le conduire à un navire au large, partant pour l'Amérique du Sud; là, il n'aura plus rien à craindre de la police et pourra profiter de l'argent qu'il a volé à Lethierry. Mais à ce moment-là apparaît, le revolver à la main, Clubin qui a tout vu; il rappelle à Rantaine son vol et lui réclame l'argent volé, 3000 livres, pour les remettre à Lethierry. Rantaine est obligé de les lui donner et s'en va dans la barque qui vient d'arriver en annonçant à Clubin qu'il écrira à Lethierry pour lui faire savoir qu'il a rendu l'argent.

Le lendemain matin, Clubin quitte Saint-Malo sur la Durande. Le temps n'est pas très beau puis devient mauvais; le brouillard se lève. Mais Clubin connaît bien la mer et les rochers qu'il faut éviter; il a pris lui-

même la barre car le timonier est ivre. Tout à coup un grand craquement se produit; la Durande vient d'arriver à toute vitesse sur des rochers. L'eau commence à entrer dans le bateau. Alors Clubin ordonne de mettre à la mer le bateau de sauvetage et y fait monter les quelques passagers et hommes d'équipage qui pourront ramer jusqu'à la côte. Lui-même déclare qu'il reste sur la Durande pour y mourir avec elle, ce qui fait l'admiration de tous.

En réalité, Clubin a préparé avec soin depuis longtemps ce naufrage. Il a volontairement dirigé la Durande sur les rochers, profitant du brouillard pour faire croire à un accident. Il peut maintenant disparaître, tout le monde le croira mort et l'honorera. Et il est riche; il a dans une boîte en fer fixée à sa ceinture les 3000 livres de Rantaine et, sur un point désert de la côte qu'il peut atteindre à la nage, il préparé ses affaires; là une barque va venir le chercher et l'emener, lui aussi, en Amérique.

Mais quand le brouillard s'éclaircit, Clubin s'aperçoit qu'il s'est trompé. Le rocher sur lequel il a jeté la Durande n'est pas celui qu'il pensait et est trop loin de la côte pour pouvoir l'atteindre à la nage. Il décide alors de nager jusqu'à un petit rocher pas très éloigné; de là un bateau pourra le voir et le sauver. Il plonge mais ne reparait pas à la surface; une pieuvre l'a saisi et l'entraîne au fond.

Lorsque la nouvelle de la catastrophe de la Durande se répand dans la ville, tout le monde est très ému. Mess Lethierry est abattu. Tous ses amis viennent chez lui et essaient de le consoler; il y a parmi eux le nouveau recteur de la paroisse, un jeune homme, Ebenezer Caudray. Gilliatt lui a sauvé la vie quelques jours plus tôt; il se trouvait le lendemain de son arrivée seul sur un rocher qui allant être recouvert par la marée. Pendant que tous sont là autour de Lethierry, un pêcheur qui vient d'entrer annonce qu'il a vu la Durande; elle n'a pas coulé et sa machine semble en bon état. Alors Déruchette annonce solennellement qu'elle épousera celui qui ramènera la machine; Lethierry déclare qu'il est d'accord avec sa fille à ce sujet. Gilliatt se fait répéter la phrase et sort.

Quatre années se sont passées depuis qu'il a vu son nom écrit sur la neige par Déruchette. Il ne lui a jamais parlé mais a toujours pensé à elle; il même acheté un bag-pipe et joue souvent pour elle ses airs favoris. Il va donc tout risquer pour ramener la machine et obtenir cette récompense.

Deuxième partie: Gilliatt le malin. Après avoir navigué toute la nuit, Gilliatt arrive le matin vers les rochers nommés les Douvres. Ces rochers ont la forme de deux piliers; entre eux se trouve la Durande qui est coincée à une certaine hauteur au-dessus de l'eau car les vagues qui l'y ont poussée étaient très fortes et mainte-

nant la marée est basse. En fait la Durande a été brisée en deux par la tempête. L'avant a coulé, mais l'arrière contenant la machine est resté fixé entre les rochers; le pêcheur avait dit la vérité et Gilliatt constate que la machine est intacte.

Il commence par bien ranger son bateau à l'abri des rochers, cherche un abri pour lui-même, ses outils et ses vivres, puis se met au travail. Malheureusement son panier à provisions est enporté par le vent, il ne lui reste que des biscuits. Il devra donc chercher des coquillages pour se nourrir; pour cela il explore les rochers et découvre sous eux de profondes grottes.

Ensuite Gilliatt retire de la Durande tout ce qui peut lui être utile: des outils qui sont encore là, des morceaux de fer, des chaînes, des cordes etc.. Et il se prépare dans un creux du rocher un véritable atelier. Ayant démonté les deux grandes roues, il constate que le reste de la machine est un peu moins large que son bateau. Son plan est donc simple: il va mettre son bateau sous la machine et va essayer de l'y faire descendre lentement. Victor Hugo nous décrit longuement le travail que cela a nécessité pour Gilliatt et toutes qu'il a rencontrées.

La première de ces difficultés vient de la mer. La machine est en place dans son bateau, il est prêt à partir quand la tempête se lève. Pour éviter que son

bateau ne soit poussé contre les rochers, ce qui le ferait couler, il doit construire un véritable barrage entre les Douvres pour arrêter les vagues. Cette tempête dure près d'une journée. A la fin, il est épuisé mais son bateau est sauvé.

Il part alors à la recherche de coquillages dans les rochers car il a faim et soif; pour cela il entre dans une des grottes. Tout à coup il se sent saisi: cinq bras s'abattent l'un après l'autre sur lui. C'est une immense pieuvre. Heureusement son bras gauche est libre, il peut prendre son couteau et après une violente lutte réussit à frapper la pieuvre à la tête; elle meurt immédiatement. Alors, s'avançant dans l'eau de la grotte, il aperçoit une tête de mort, puis des coquilles de crabes puis un squelette. Il se penche sur lui, trouve une ceinture et la prend. C'est celle de Clubin contenant les 3000 livres. La pieuvre qu'il vient de tuer est celle qui avait saisi Clubin et qui l'avait dévoré.

Il retourne ensuite à son bateau et s'aperçoit qu'il y a beaucoup d'eau à l'intérieur. Malgré le barrage qu'il avait fait, son bateau avait heurté un rocher et il y a ait un trou. Il va passer une journée à le vider et à boucher ce trou. Enfin par un bon vent, il quitte les Douvres avec la machine de la Durande dans son bateau.

Il y a maintenant plus de dix semaines qu'il est arrivé et qu'il travaille seul au milieu de l'océan.

Troisième partie: Déruchette. Depuis l'accident de la Durande, Mess Lethierry est incapable de faire quelque chose; il ne pense qu'à la perte qu'il a subie. Et il vient d'apprendre par une lettre que Clubin était un voleur, ce qui ajoute encore à sa douleur. Il ne s'intéresse plus à rien et ne sait même pas la nouvelle dont tout le monde parle: le nouveau recteur, Ebenezer vient de perdre son oncle et un riche héritage l'attend; il doit partir le lendemain pour l'Angleterre sur le "Cashmere" qui vient d'apporter la nouvelle.

C'est justement ce jour-là que Gilliatt amarre son bateau contenant la machine, à l'endroit où on amarrait autrefois la Durande. Il est tard et tout le monde dort à cette heure-là; personne n'a remarqué son arrivée. Alors il va immédiatement à un endroit d'où il voit dans le jardin de Lethierry. C'est là qu'il venait autrefois pour apercevoir de loin Déruchette. Et il la voit assise sur un banc au clair de lune; Gilliatt la regarde avec émotion en songeant qu'il va pouvoir l'épouser. Tout à coup une ombre apparaît et il entend la voix d'Ebenezer; celui-ci déclare à Déruchette qu'il doit partir le lendemain, qu'il désire l'épouser. Déruchette, émue, déclare qu'elle accepte et on comprend que son assiduité récente à l'église tenait inconsciemment à ses sentiments pour ce jeune recteur.

Gilliatt prend la fuite et rencontre Lethierry qui, ne dormant pas, a aperçu la cheminée de son bateau. Son enthousiasme est immense, il se sent prêt à tout recommencer, mais manque d'argent. Gilliatt alors lui remet la ceinture contenant dans la petite boîte les 3000 livres que Clubin avait repris à Rantaine. Lethierry n'en croit pas ses yeux. Il rappelle sa promesse au sujet de Déruchette. A son grand étonnement, Gilliatt répond qu'il ne l'aime pas. Mais Lethierry ne le croit pas et le lendemain matin fait remettre à Gilliatt une lettre pour le doyen afin que "le mariage se fasse le plus tôt possible, tout de suite serait le mieux".

Ce même lendemain, dans la matinée, Déruchette voudrait retenir Ebenezer qui doit prendre le "Cashmere". A ce moment arrive Gilliatt qui, ayant compris leur amour, les conduit à l'église et utilise la lettre de Lethierry pour que le doyen les marie. La cérémonie terminée, il les accompagne jusqu'au bateau où ils vont s'embarquer tous les deux. Sur le "Cashmere", Déruchette et son nouveau mari trouvent la malle portant ces mots: "pour ta femme quand tu te marieras" que Gilliatt leur a offerte en cadeau de mariage.

Gilliatt va se mettre sur un rocher isolé, regarde le "Cashmere" passer devant lui avec les deux jeunes mariés et se laisse engloutir par la marée montante.

2) COMPOSITION ET SOURCES.

Le roman "Les Travailleurs de la mer", écrit en 1864 et 1865 a été publié en 1866. Les "Misérables" ont été publiés quatre ans plus tôt en 1862. C'est donc son deuxième roman d'exil. Il y a alors près de quatorze ans qu'il est en exil. Parti de France après le Coup d'Etat, il s'est installé à Jersey en 1852; expulsé de cette île en 1855, il est allé s'installer à Guernesey où il restera jusqu'en 1870.

Ce roman a pour cadre Guernesey. Il y vit maintenant depuis onze ans et connaît bien cette île; il l'a visitée et a été impressionné par la puissance de l'océan et par l'audace qu'il faut avoir pour s'y risquer sur de petits bateaux comme le font chaque jour les pêcheurs.

C'est cette lutte de l'homme contre la nature qui est le sujet de ce livre. Et cette lutte n'est que l'une des luttes que l'homme doit mener pour survivre et pour progresser. La préface des "Travailleurs de la mer" nous indique ces luttes et montre comment, dans l'esprit de Victor Hugo, ce roman se rattache aux précédents, "Notre-Dame de Paris" et "les Misérables".

La religion, la société, la nature; telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins; il faut qu'il croie, de là le temple; il faut qu'il crée, de là la cité; il faut qu'il vive, de là la charrue et le navire. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme élément. Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses. Dans "Notre-Dame de Paris", l'auteur a dénoncé le

premier; dans les "Misérables", il a signalé le second; dans ce livre, il indique le troisième.

Mais cette lutte de l'homme contre la nature n'est pas seulement une lutte contre la matière. Hugo voit des puissances cachées dans la matière et se sent environné par le mystère. On sait que depuis 1853 Hugo s'est passionné pour le spiritisme et que sous l'influence de Mme. de Girardin, il interrogeait les esprits par les tables tournantes. On retrouve des traces de ces idées dans "les Contemplations", "la Fin de Satan" et "Dieu". Dans "Les Travailleurs de la mer", il nous montre à l'oeuvre les esprits dans la tempête. Au début du livre il cite beaucoup de croyances des pêcheurs. Il parle en particulier du "Roi des Auxcriniens"; c'est le génie de la tempête.

On entrevoit, au-dessus des lames et des houles derrière les épaisseurs de la brume, un linéament qui est un être; un front bas, un nez canard, des oreilles plates, une bouche démesurée où il manque des dents, un rictus glauque, des sourcils en chevrons, et de gros yeux gais. Il est rouge quand l'éclair est livide, et blafard quand l'éclair est pourpre. Il a une barbe ruisselante et rigide qui s'étale, coupée carrément, sur une membrane en forme de pélerine, laquelle est ornée de quatorze coquilles, sept par devant et sept par derrière. Ces coquilles sont extraordinaires pour ceux qui se connaissent en coquilles. Le Roi des Auxcriniens n'est visible que dans la mer violente. Il est le baladin lugubre de la tempête. On voit sa forme s'ébaucher dans le brouillard, dans rafale, dans la pluie. Son nombril est hideux. Une carapace de squanes lui cache les côtes, comme ferait un gilet. Il se dresse debout au haut de ces vagues roulées qui jaillissent sous la pression des souffles et se tordent comme les copeaux sortant du rabot du menuisier. Il se tient tout entier hors de l'écume, et, s'il y a à l'horizon des navires en détresse, il blême dans l'ombre. La face éclairée de la lueur d'un

vague sourire, l'air fou et terrible, il danse. C'est là une vilaine rencontre.⁴³

Plus loin il intitule un chapitre: "un mot sur les collaborations secrètes des éléments"⁴⁴ où il montre l'alliance entre le vent de la mer dans la tempête. Et cela l'entraîne à de longues réflexions métaphysiques. Le travail que doit faire Gilliatt seul sur le rocher, a amené Victor Hugo à poser le problème du Bien et du mal, et de la religion.

Le mal compliqué d'on ne sait quelle tératologie à mille têtes le vaste ensemble cosmique. Le mal est présent à tout pour protester. Il est ouragan, et il tourmente la marche d'un navire; il est chaos et il entrave l'éclosion d'un monde. Le Bien a l'unité, le Mal a l'ubiquité. Le mal déconcerte la vie, qui est une logique. Il fait dévorer la mouche par l'oiseau et la planète par la comète. Le mal est une rature à la création.⁴⁵

On est contraint à la foi. Croire de force, tel est le résultat. Mais avoir foi ne suffit pas pour être tranquille. La foi a on ne sait quel bizarre besoin de forme. De là les religions. Rien n'est accablant comme une croyance sans contour.

Quoi qu'on pense et quoi qu'on veuille, quelque résistance qu'on ait en soi. regarder l'ombre, ce n'est

⁴³ Victor Hugo, Les Travailleurs de la mer, Œuvre Complète - Roman VII - (Paris:Ollendorff, 1910), pp. 68-69

⁴⁴ Deuxième partie, livre premier, chapitre V.
Edition Ollendorff, pp. 254-256.

⁴⁵ Ibid. pp. 301-302

pas regarder, c'est contempler. ⁴⁶

Plus loin il y a cinq chapitres pour nous présenter encore la mer et les vents qui accourent comme des chevaux au galop. Le cinquième de ces chapitres se termine ainsi :

L'écueil Douvres, au moment où Gilliatt construisait son brise-lames, en entendait le galop lointain. Nous venons de le dire, le Vent, c'est tous les vents. Toute cette horde arrivait. D'un côté, cette légion, ⁴⁷ De l'autre, Gilliatt.

Ensuite vient le combat de Gilliatt contre la tempête.

Tous ces chapitres sont pleins d'essais d'explication scientifique : les mouvements de la terre, le magnétisme, l'électricité expliquent la tempête. Et Victor Hugo cite des exemples de tempêtes célèbres qui illustrent ses explications.

Mais il y a aussi dans ce roman l'idée de lutte pour le progrès. Victor Hugo a situé le roman aux environs de 1820 ; à cette date, c'était le commencement de la navigation à vapeur. Les vieux marins n'y croyaient pas. Mess Lethierry représente l'homme du progrès, seul contre tous, et lorsque son bateau a heurté les rochers, tous ceux qui sont autour de lui pour le consoler estiment qu'au fond il a été imprudent et, tout en le plaignant

⁴⁶ Ibid. p. 303

⁴⁷ Ibid. p. 348

ne sont pas mécontents de ce qui est arrivé.

Il y a enfin une troisième lutte, celle de l'honnête homme contre le malfaiteur. Lethierry a été volé par Rantaine d'abord, mais réussit à se relever et à retrouver la prospérité grâce à la Durande. Tout cela va être détruit par un autre malfaiteur, Clubin; et cette fois, seul le dévouement de Gilliatt pourra le sauver.

Les trois parties du roman sont de longueur inégale; la première partie a 183 pages, la deuxième 153 pages, la troisième 56 pages. Pour mettre son lecteur dans l'atmosphère du roman, Victor Hugo l'a fait précéder par une longue étude intitulée "L'Archipel de la Manche"; c'est une sorte de guide géographique et touristique de 49 pages sur les îles de la Manche, leur origine, leurs villes et leurs habitants. En effet Victor Hugo s'est beaucoup intéressé à ces îles et surtout à Guernesey dans laquelle il vivait et où il pensait qu'il mourrait. Il s'est intéressé aussi aux problèmes de la marine et montre en plusieurs chapitres sa connaissance du vocabulaire que seuls les marins connaissent.

3) LES PERSONNAGES.

Il y a dans "Les Travailleurs de la mer" trois personnages principaux: Gilliatt, Clubin, Mess Lethierry.

GILLIATT. C'est un solitaire. Depuis que sa mère est morte, il vit seul, ne fréquente pas l'église et se trouve donc en quelque reste en dehors de la société de

la petite ville où il habite. On le considère même avec méfiance et les gens se demandent s'il n'est pas en accord avec le diable. En réalité, ce sont les circonstances qui l'ont amené à vivre ainsi; sa mère était venue dans d'île à l'époque de la révolution française et a toujours été considérée comme une étrangère. Voici le portrait que Victor Hugo fait de lui.

Il n'était pas laid. Il était beau peut-être. Il avait dans le profil quelque chose d'un barbare antique. Au repos, il ressemblait à un dace de colonne trajane. Son oreille était petite, délicate, sans lan-beau, et d'une admirable forme acoustique. Il avait entre les deux yeux cette fière ride verticale de l'homme hardi et persévérant. Les deux coins de sa bouche tombaient, ce qui est amer; son front était d'une courbe noble et sereine, sa prunelle franche regardait bien, quoique troublée par ce clignement que donne aux pêcheurs la réverbération des vagues. Son rire était puéril et charmant. Pas de plus pur ivoire que ses dents. Mais le hâle l'avait fait presque nègre. On ne se nèle pas impunément à l'océan, à la tempête et à la nuit; à trente ans, il en paraissait quarante-cinq. Il avait le sombre masque du vent et de la mer.

C'est un excellent marin, très bon observateur et pensif. Beaucoup de rêveries de Gilliatt sont celles de Victor Hugo lui-même.

Il voyait la nature un peu étrangement.
De ce qu'il lui était arrivé plusieurs fois de trouver dans de l'eau de mer parfaitement limpide d'assez gros animaux inattendus, de formes diverses, de l'espèce méduse, qui, hors de l'eau, ressemblaient à du cristal mou, et qui, rejetés dans l'eau, s'y confondaient avec leur milieu par l'identité de diaphanéité et de couleur, au point d'y disparaître, il concluait que puisque des transparences vivantes habitaient

l'eau d'autres transparences, également vivantes, pouvaient bien habiter l'air. Les oiseaux ne sont pas les habitants de l'air; ils en sont les amphibiens. Gilliatt ne croyait pas à l'air désert. Il disait: Puisque la mer est remplie, pourquoi l'atmosphère serait-elle vide? Des créatures couleur d'air s'effaceraient dans la lumière et échapperaient à notre regard; qui prouve qu'il n'y en a pas; L'analogie indique que l'air doit avoir ses poissons comme la mer a les siens; ces poissons de l'air seraient diaphanes, bienfait de la prévoyance créatrice pour nous comme pour eux; laissant passer le jour, à travers leur forme et ne faisant point d'ombres, et n'ayant pas de silhouette, ils resteraient ignorés de nous, et nous n'en pourrions rien saisir. Gilliatt imaginait que si l'on pouvait mettre la terre à sec d'atmosphère, et que si l'on pêchait l'air comme on pêche un étang, on y trouverait une foule d'êtres surprenants. Et, ajoutait-il dans sa rêverie, bien des choses s'expliqueraient.⁴⁹

Mais aussi, comme il ne fréquente personne, Gilliatt est très timide. Devenu amoureux de Déruchette, il n'ose même pas la voir et sa seule audace est de jouer de loin sur son bag-pipe l'air qu'il lui a entendu chanter. C'est pourquoi lorsque, après la perte de la Durande, Déruchette déclare qu'elle épousera celui qui rapportera la machine, il saisit cette occasion et part immédiatement pour être le premier au travail; évidemment il sera le seul. À son retour, après deux mois de travail, il se précipite pour voir Déruchette et se rend compte qu'elle en aime un autre. Il est venu dans l'état où il se trouvait sans prendre la peine de se raser ou de changer de vêtements.

Gilliatt était hideux.

Il était tel qu'il était sorti, le matin même, de l'écueil Douvres, en haillons, les haillons, les coudes percés, la barbe longue, les cheveux hérissés, les yeux brûlés et rouges, la face écorché, les poings saignants; il avait les pieds nus. Quelques-unes des pustules de la peste étaient encore visibles sur ses bras velus. ⁵⁰

Lorsqu'il a compris que Déruchette et Ebenezer s'aiment profondément, il prend sa décision. Non seulement il délie Déruchette de sa promesse, mais il les conduit lui-même à l'église pour être témoin à leur mariage. Et lorsque le navire qui les emmène disparaît à l'horizon, il ne lui reste plus qu'à mourir.

Le "Cashnère" devenu imperceptible, était maintenant une tache mêlée à la brume. Il fallait pour le distinguer savoir où il était.

Peu à peu, cette tache, qui n'était plus une forme, pâlit.

Puis elle s'amointrit.

Puis elle se dissipa.

A l'instant où le navire s'effeça à l'horizon, la tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien que la mer. ⁵¹

On peut se demander d'où vient le nom Gilliatt que Victor Hugo a donné à son héros. Lorsque ce roman a paru, le journal "le Livre d'or" a publié un article de critique par Emile Blénont proposant une explication.

...Le nom de Gilliatt n'implique-t-il pas l'idée d'un géant vaincu par un éphèbe, d'un Goliath dont triomphe un David? C'est l'incarnation de l'héroïsme

⁵⁰ Ibid. pp. 423-424

⁵¹ Ibid. p. 453

muet supplanté par la grâce persuasive, comme les sombres et généreux Titans furent supplantés par les divinités humaines de l'Olympe. C'est l'harmonie l'emportant sur la force, sans coup férir, dans le combat pour l'existence. C'est l'implacable destin inmolant le plus digne au mieux aimé, sacrifiant la justice idéale à la loi instinctive, asservissant les suprêmes vertus aux sélections organiques, créant l'espérance avec le désespoir et la vie avec la mort. C'est plus encore; c'est l'âme planant au-dessus de toutes les fatalités d'ici-bas et remontant à la source éternelle des êtres, après avoir racheté des destinées, créé des heureux, et consacré, par un renoncement à tout égoïsme tyrannique et stérile, la sainte fécondité de la nature, le libre progrès de l'humanité.

CLUBIN. Messe Lethierry a choisi Clubin comme capitaine de la Durande parce que c'est le seul à avoir compris que Rantaine était malhonnête. Et son honnêteté a été éprouvée plusieurs fois par Lethierry.

Une des choses qui avaient le plus recommandé sieur Clubin à mess Lethierry, c'est que, connaissant ou pénétrant Rantaine, il avait signalé à mess Lethierry l'improbité de cet homme, et lui avait dit: "Rantaine vous volera. Ce qui s'était vérifié. Plus d'une fois, pour des objets, il est vrai, peu importants, mess Lethierry avait mis à l'épreuve l'honnêteté, poussée jusqu'au scrupule, de sieur Clubin, et il se reposait de ses affaires sur lui."

En réalité, Clubin n'est pas honnête; il est "l'homme qui attend une occasion".⁵⁴ Cette occasion, il

⁵² Cité dans l'Édition Ollendorff - p. 540

⁵³ Hugo, Les Travailleurs de la mer, Édition Ollendorff, p. II2

⁵⁴ Ibid. p. 137

la trouve un jour et la saisit immédiatement. Il reprend l'argent volé par Rantaine et va disparaître après avoir ruiné Lethierry en provoquant la perte de la Durande. En effet, il tient à conserver sa réputation d'honnête homme; il s'arrange même pour que tout le monde admire son courage de rester seul sur le bateau échoué. Mais alors, étant seul, il se retrouve lui-même.

Clubin resta ainsi quelque temps rêveur; il regardait son honnêteté de l'air dont le serpent regarde sa vieille peau.

Tout le monde avait cru à cette honnêteté, même un peu lui.

Il eut un second éclat de rire.

On l'allait croire mort, et il était riche. On l'allait croire perdu, et il était sauvé. Quel bon tour joué à la bêtise universelle!

Et dans cette bêtise universelle il y avait Rantaine. Clubin songeait à Rantaine avec un dédain sans bornes. Dédain de la fouine pour le tigre. Cette fugue, manquée par Rantaine, il la réussissait, lui Clubin. Rantaine s'en allait penaud, et Clubin disparaissait triomphant. Il s'était substitué à Rantaine dans le lit de sa mauvaise action, et c'était lui Clubin qui avait la bonne fortune.

Toute sa vie donc, Clubin a été un hypocrite; il a toujours lutté contre sa nature pour avoir l'air honnête.

L'hypocrisie avait pesé trente ans sur cet homme. Il était le mal et s'était accouplé à la probité. Il haïssait la vertu d'une haine de mal marié. Il avait toujours eu une préméditation scélérate; depuis qu'il avait l'âge d'homme, il portait cette armature rigide, l'apparence. Il était monstre en-dessous; il vivait dans une peau d'homme de bien avec un coeur de bandit. Il était le pirate douxereux. Il était le prisonnier de l'honnêteté; il était enfermé dans cette boîte de momie, l'innocence; il avait sur le dos des ailes d'ange, écrasantes pour un gredin. Il était surchargé

d'estime publique. Passer pour honnête homme, c'est dur. Maintenir toujours cela en équilibre, penser mal et parler bien, quel labeur! Il avait été le fantôme de la droiture, étant le spectre du crime. Ce contre-sens avait été sa destinée. Il lui avait fallu faire bonne contenance, rester présentable, écumer au-dessous du niveau, sourire ses grincements de dents. La vertu pour lui, c'était la chose qui étouffe. Il avait passé sa vie à avoir envie de mordre cette main sur sa bouche⁵⁶

Il en veut à Lethierry qui pourtant ne lui a fait que du bien comme il en veut à toute la société.

Clubin se figurait de bonne foi qu'il avait été opprimé. De quel droit n'était-il pas né riche? Il n'aurait pas mieux demandé que d'avoir de ses père et mère cent mille livres de rente. Pourquoi, en ne lui donnant pas toutes les jouissances de la vie, le forçait-on à travailler, c'est-à-dire à tromper, à trahir, à détruire? Pourquoi, de cette façon, l'avait-on condamné à cette torture de flatter, de ramper, de complaire, de se faire aimer et respecter, et d'avoir jour et nuit sur la face un autre visage que le sien? Dissimuler est une violence subie. On hait celui devant qui l'on ment. Enfin l'heure avait sonné. Clubin se vengeait.

De qui? De tous, et de tout.

Lethierry ne lui avait fait que du bien; grief de plus; il se vengeait de Lethierry.⁵⁷

Mais tous ses savants calculs ne servent à rien; dans le brouillard il s'est trompé de rocher et lorsqu'il imagine un moyen de se sortir de cette situation, une pierre est là et l'entraîne à la mort.

MESS LETHIERRY. C'est un notable de sa ville.

Victor Hugo nous explique qu'à Guernesey il y a comme en

⁵⁶ Ibid. p. 211

⁵⁷ Ibid. p. 212



Angleterre des titres. ⁵⁸ Il nous en indique six; le plus élevé est "Monsieur", en-dessous il y a "Mess". Clubin n'était que "Sieur", ce qui est encore en-dessous de "Mess". C'est la réussite de la Durande qui a fait que Lethierry est arrivé presque au sommet de l'échelle sociale de Guernesey.

C'est un vieux marin âgé maintenant de plus de soixante ans, honnête et travailleur, solide comme un roc.

...., quelque chose d'un taureau et quelque chose d'un enfant, un nez presque canard, des joues puissantes, une bouche qui a toutes ses dents, un froncement partout sur la figure, une face qui semble avoir été tripotée par la vague et sur laquelle la rose des vents a tourné pendant quarante ans, un air d'orage sur le front, une carnation de roche en pleine mer; et maintenant mettez dans ce visage dur un regard bon, vous aurez mess Lethierry. ⁵⁹

Il a deux amours, la Durande et Déruchette, sa nièce. C'est pour celle-ci qu'il travaille maintenant. Il lui fait apprendre le piano, il lui procure des livres, il songe à son mariage.

Pour que la nièce réalisât l'idéal de l'oncle, il fallait qu'elle fût riche. C'est bien ce qu'entendait mess Lethierry. Sa grosse machine de ner travaillait dans ce but. Il avait chargé Durande de doter Déruchette. ⁶⁰

⁵⁸ Ibid. p. 105

⁵⁹ Ibid. pp. 89-90

⁶⁰ Ibid. p. 108

Il pense surtout que le mari de Déruchette, devra être aussi le patron de la Durande. C'est pourquoi il accepte avec enthousiasme Gilliatt qui lui ramène la machine. Et c'est pourquoi aussi Gilliatt aide à fuir Déruchette et son nouveau mari Ebenezer. Celui-ci n'est pas un marin, donc, jamais Lethierry ne l'accepterait pour gendre; de plus, il est pasteur et Lethierry n'aime pas l'église et n'y va presque jamais.

Très abattu par la perte de la Durande il se remet au travail aussitôt pour reconstruire le bateau après le retour de Gilliatt; il a retrouvé son enthousiasme d'autre fois.

4) L'ACTION.

Comme on l'a vu par le résumé, l'action de ce roman est assez simple et a pour centre la lutte de Gilliatt contre les forces de la nature pour sauver la machine de la Durande. Mais cette action est coupée à chaque instant par des digressions dans lesquelles Victor Hugo nous fait part de ses pensées ou bien des renseignements qu'il a recueillis. Ces digressions sont donc soit des descriptions soit des réflexions.

Mais il y a aussi l'histoire de Clubin qui se mêle au récit et qui ne semble pas nécessaire. Il est probable que Victor Hugo l'a introduite pour nous montrer la lutte contre le malfaiteur.

En tout cas, toute l'histoire de Clubin se trouve placée comme entre parenthèses dans l'histoire de Gilliatt. En effet le livre quatre se termine ainsi.

Une voix qui l'appelait le tira de cette ombre.

-Hé, Gilliatt!

Il reconnut la voix et leva les yeux.

-Qu'y a-t-il, sieur Landoys?

C'était en effet sieur Landoys qui passait sur la route à cent pas du Bû de la Rue dans son phaéton (phaéton) attelé de son petit cheval. Il s'était arrêté pour hâler Gilliatt, mais il semblait affairé et pressé.

-Il y a du nouveau, Gilliatt.

-Où ça?

-Aux Bravées.

-Quoi donc?

-Je suis trop loin pour vous conter cela. Gilliatt frissonna.

-Est-ce que miss Déruchette se marie?

-Non. Il s'en faut.

-Que voulez-vous dire?

-Allez aux Bravées. Vous le saurez. ⁶¹

-Et sieur Landoys fouetta son cheval. ⁶¹

Et le livre sept commence ainsi: "Quelques minutes après son court colloque avec sieur Landoys, Gilliatt ⁶² était à Saint-Samson.

Le livre sept est donc la suite immédiate du livre quatre; entre les deux se trouve l'histoire de Clubin et de la perte de la Durande. Les livres cinq et six sont

⁶¹ Victor Hugo, Les Travailleurs de la mer, pp. 134-135. Les Bravées sont le nom de la maison habitée par Mese Lethierry.

⁶² Ibid.p. 221

donc bien comme une parenthèse de 82 pages dans l'histoire de Gilliatt.

Par ailleurs, comme dans les deux autres romans "Hàn d'Islande" et "Bug-Jargal", Victor Hugo nous laisse deviner un certain nombre de choses. Par exemple l'histoire de Clubin se termine ainsi: "En ce moment il se sentit saisir par le pied." ⁶³ Nous ne savons pas qui l'a saisi ni ce qu'il devient. Ceci ne nous est expliqué que plus de 150 pages plus loin; c'est lorsque Gilliatt a vaincu la pieuvre. Alors se trouve cette phrase qui répond à cette question: "on entrevoit le drame qui s'était passé dix semaines auparavant. Un monstre avait saisi l'autre. La pieuvre avait pris Clubin." ⁶⁴

En voici un autre exemple. L'avant-dernier chapitre de la première partie est intitulé: "Beaucoup d'étonnement sur la côte ouest". ⁶⁵ Victor Hugo nous y montre l'étonnement des pêcheurs voyant au loin une barque qu'ils ne reconnaissent pas. L'explication se trouve au début de la deuxième partie:

⁶³ Ibid. p. 219

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ Ibid. p. 228

La barque, aperçue sur plusieurs points de la côte de Guernesey dans la soirée précédente à des heures diverses, était, on l'a deviné, la panse.⁶⁶

Il y a dans ce roman beaucoup d'invraisemblances. Tout d'abord la position de la Durande qui est comme acerochée en l'air à plusieurs mètres au-dessus du niveau de la mer, entre les deux rochers des Douvres. Mais c'est surtout à propos du travail de Gilliatt pour sauver la machine que les invraisemblances sont le plus frappantes. On ne comprend pas bien pourquoi Gilliatt reste seul ainsi pendant deux mois à souffrir du froid ou de la faim; il lui serait facile de faire plusieurs voyages entre le port et les Douvres qui ne sont qu'à cinq lieues au sud de Guernesey. Par ailleurs, il est étonnant aussi qu'aucun des pêcheurs de Guernesey ne soit allé voir les restes de la Durande; même Mess Lethierry n'y va pas, bien qu'il sache que la machine est encore là.

Mais on peut dire aussi que les invraisemblances n'ont pour but que de mettre en relief l'héroïsme surhumain de Gilliatt; et, comme si cela ne suffisait pas, Victor Hugo y ajoute une tempête extraordinaire et la lutte contre la pieuvre. On peut donc pénétrer que Victor Hugo a voulu nous présenter des symboles plus que des caractères. Il y a le héros pur et généreux, Gilliatt; le hété-

⁶⁶ Ibid. p. 241. La panse est le nom technique de la barque de Gilliatt.

tos instrument du mal, Clubin; l'homme du progrès, Mess Lethierry. Tous ceux qui forment la masse du peuple sont incapables de comprendre ces héros et se néfient d'eux; ce n'est pas par méchanceté, mais par ignorance.

5) LES DESCRIPTIONS.

On ne trouve pas dans ce roman de descriptions de l'île de Guernesey de ses villes ou de ses paysages. Victor Hugo a parlé de cela dans l'étude intitulée "L'Archipel de la Manche"⁶⁷. Cependant les descriptions ne manquent pas; elles se rapportent surtout à la mer, à ses aspects changeants et aux rochers. Voici par exemple comment il écrit le ciel au moment de l'arrivée de la tempête:

L'ouest était surprenant. Il en sortait une muraille. Une grande muraille de nuée, barrant de part en part l'étendue, montait lentement de l'horizon vers le zénith. Cette muraille, rectiligne, verticale, sans une crevasse dans sa hauteur, sans une déchirure à son arête, paraissait bâtie à l'équerre et tirée au cordeau. C'était du nuage ressemblant à du granit. L'escarpement de ce nuage, tout à fait perpendiculaire à l'extrémité sud, fléchissait un peu vers le nord comme une tôle ployée, et offrait le vague glissement d'un plan incliné. Ce mur de brume s'élargissait, et croissait sans que son entablement cessât un instant d'être parallèle à la ligne d'horizon, presque indistincte dans l'obscurité tombante. Cette muraille de l'air montait tout d'une pièce en silence. Pas une ondulation, pas un plissement, pas une saillie qui se déformât ou se déplaçât. Cette immobilité en mouvement était lugubre. Le soleil, blême derrière on ne sait quelle transparence malsaine, éclairait ce linéament d'apocalypse. La nuée envahissait déjà près de la moitié de l'espace. On eût dit l'effrayant talus

⁶⁷ Voir p. 65

de l'abîme. C'était quelque chose comme le lever d'une montagne d'ombre entre la terre et le ciel.

C'était en plein jour l'ascension de la nuit. 68

Et il continue ainsi à décrire cette arrivée de la tempête pendant plusieurs pages. Ailleurs, deux chapitres sont consacrés à la description de la grotte que Gilliatt découvre sous les Douvres. Voici ce qu'il dit de la lumière dans cette grotte.

La surprenante lumière édenique qui venait de dessous l'eau, à la fois pénombre marine et rayonnement paradisiaque, estompait tous les linéaments dans une sorte de diffusion visionnaire. Chaque vague était un prisme. Les contours des choses, sous ces ondolements irisés, avaient le chromatisme des lentilles d'optique trop convexes; des spectres solaires flottaient sous l'eau. On croyait voir se tordre dans cette diaphanéité aurorale des tronçons d'arcs-en-ciel noyés. Ailleurs en d'autres coins, il y avait dans l'eau un certain clair de lune. Toutes les splendeurs semblaient amalgamées là pour faire on ne sait quoi d'aveugle et de nocturne. Rien de plus troublant et de plus énigmatique que ce faste dans cette cave. Ce qui dominait, c'était l'enchantement...

Ce qui emplissait cette crypte, c'était de la lumière d'apocalypse. On n'était pas bien sûr que cette chose fût. On avait devant les yeux une réalité empreinte d'impossible. On regardait cela, on y touchait, on y était; seulement il était difficile d'y croire.

Était-ce du jour qui venait par cette fenêtre sous la mer? Était-ce l'eau qui tremblait dans cette cuve obscure? Ces cintres et ces porches n'étaient-ils point de la nuée céleste imitant une caverne? Quelle pierre avait-on sous les pieds? Ce support n'allait-ils point se désagréger et devenir fumée? Qu'était-ce que cette joaillerie de coquillages qu'on entrevoyait? A quelle distance était-on de la vie, de la terre, des hommes? Qu'était-ce que ce ravissement mêlé à ces ténèbres? Emotion inouïe, presque sacrée, à laquelle s'ajoutait la douce inquiétude des herbes

au fond de l'eau. ⁶⁹

Mais la description la plus célèbre et la plus frappante de ce roman est celle de la pieuvre; cette description occupe six pages. En voici un passage.

Une forme grisâtre oscille dans l'eau; c'est gros comme le bras et long d'une demi-aune environ; c'est un chiffon; cette forme ressemble à un parapluie fermé qui n'aurait pas de manche. Cette loque avance vers nous peu à peu. Soudain, elle s'ouvre, huit rayons s'écartent brusquement autour d'une face qui a deux yeux; ces rayons vivent; il y a du flarboisement dans leur ondoisement c'est une sorte de roue; déployée, elle a quatre ou cinq pieds de diamètre. Epanouissement effroyable. Cela se jette sur vous.

L'hydre harponne l'homme.

Cette bête s'applique sur sa proie, la recouvre, et la noue de ses longues bandes. En dessous elle est jaunâtre, en dessus elle est terreuse; rien ne saurait rendre cette inexplicable nuance poussièrè; on dirait une bête faite de cendre qui habite l'eau. Elle est arachnide par la forme et caméléon par la coloration. Irritée, elle devient violette. Chose épouvantable, c'est mou.

Ses noeuds garrottent; son contact paralyse.

Elle a un aspect de scorbut et de gangrène. C'est de la maladie arrangée en monstruosité. ⁷⁰

Et voici maintenant comment elle attaque.

Pas de saisissement pareil à l'étreinte du céphalopode.

C'est la machine pneumatique qui vous attaque. Vous avez affaire au vide ayant des pattes. Ni coups d'ongle, ni coups de dents; une scarification indicible. Une morsure est redoutable; moins qu'une succion. La griffe n'est rien près de la ventouse. La griffe, c'est la bête qui entre dans votre chair; la ventouse, c'est vous-même qui entrez dans la bête.

⁶⁹ Ibid. p. 283

⁷⁰ Ibid. p. 372

Vos muscles s'enflent, vos fibres se tordent, votre peau éclate sous une pesée immonde, votre sang jaillit et se mêle affreusement à la lymphe du mollusque. La bête se superpose à vous par mille bouches infâmes; l'hydre s'incorpore à l'homme; l'homme s'amalgame à l'hydre. Vous ne faites qu'un. Ce rêve est sur vous. Le tigre ne peut que vous dévorer; le poulpe, horreur! vous aspire. Il vous tire à lui et en lui, et, lié, englué, impuissant, vous vous sentez lentement vidé dans cet épouvantable sac, qui est un monstre.

Au delà du terrible, être mangé vivant, il y a l'inexprimable, être bu vivant. ⁷¹

Mais la plupart du temps, Victor Hugo profite de la description pour nous faire connaître ses idées sur le mystère du monde. J'en ai donné un exemple à propos de Gilliatt. ⁷² En voici un autre à propos de la pieuvre.

Ces étranges animaux, la science les rejette d'abord, selon son habitude d'excessive prudence, ... Où la science les lâche, la philosophie les reprend.

La philosophie étudie à son tour ces êtres. Elle va moins loin et plus loin que la science. Elle ne les dissèque pas, elle les médite. Où le scalpel a travaillé, elle plonge l'hypothèse. Elle cherche la cause finale. Profond tourment du penseur. Ces créatures l'inquiètent presque sur le créateur. Elles sont les surprises hideuses. Elles sont les trouble-fête du contemplateur. Il les constate éperdu. Elles sont les formes voulues du mal. Que devenir devant ces blasphèmes de la création contre elle-même? À qui s'en prendre?

...
Ces prolongements de monstres, dans l'invisible d'abord, dans le possible ensuite, ont été soupçonnés, aperçus peut-être, par l'extase sévère et par l'oeil fixe des philosophes. De là, la conjecture d'un enfer. Le démon est le tigre de l'invisible. La bête fauve des âmes a été dénoncée au genre humain par deux visionnaires, l'un qui s'appelle Jean, l'autre

⁷¹ Ibid. p. 374

⁷² Voir pp. 66-67

qui s'appelle Dante.

Si en effet les cercles de l'ombre continuent indéfiniment, si après un anneau il y en a un autre, si cette aggravation persiste en progression illimitée, si cette chaîne, dont pour notre part nous sommes résolu à douter, existe, il est certain que la pieuvre à une extrémité prouve Satan à l'autre.

Il est certain que le méchant à un bout prouve à l'autre bout la méchanceté.

Toute bête mauvaise, comme toute intelligence perverse, sphinx.

Sphinx terrible proposant l'énigme terrible. L'énigme du mal.

C'est cette perfection du mal qui a fait pencher parfois de grands esprits vers la croyance au dieu double, vers le redoutable bi-frons des manichéens.

Une soie chinoise, volée dans la dernière guerre au palais de l'empereur de la Chine, représente le requin qui mange le crocodile qui mange le serpent qui mange l'aigle qui mange l'hirondelle qui mange la chenille.

Toute la nature que nous avons sous les yeux est mangeante et mangée.⁷³

L'importance de toutes ces descriptions a été notée par un critique qui écrit ceci :

Vous rappelez-vous la tempête qui brise le vaisseau de Robinson Crusoé? Elle a quatre pages et c'est un morceau achevé. Il y a aussi une tempête dans "Les Travailleurs de la mer"⁷⁴; "elle remplit quatre-vingt-quatre pages!

⁷³ Ibid. pp. 374-375-376

⁷⁴ E. Biré: Victor Hugo après 1852. Cité dans Les Travailleurs de la mer, Paris: Larousse(1953), p.